Document generated on 04/25/2024 8:14 a.m.

Globe
Revue internationale d'études québécoises

L'espace francophone dans l'oeuvre manitobaine de Gabrielle Roy
Francophone Space in Gabrielle Roy's Manitoban Works

Rosemary Chapman

Volume 6, Number 1, 2003

Le Québec au centre et à la périphérie de la francophonie

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1000694ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1000694ar

See table of contents

Publisher(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (print)
1923-8231 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Chapman, R. (2003). L'espace francophone dans l'oeuvre manitobaine de Gabrielle Roy. *Globe*, *6*(1), 85–105. https://doi.org/10.7202/1000694ar

Article abstract

Gabrielle Roy's life and work are marked by a complex relationship between a center (metropolitan, urban, anglophone, linguistic, cultural or economic) and its margins. Born in Manitoba, Roy leaves the province in 1937 to end up finally in the province of Québec. Manitoba and minorities continue however to live in Roy's writing. Our article proposes a study of four of her texts: *Street of Riches*, *The Road Past Altamont*, *Children of My Heart* and *De quoi t'ennuies-tu, Éveline?* To what extent is the Manitoban space that is presented in these novels representative of the oppositions between a minority and a majority (in terms of population) that inhabit the region? How has migration as a personal experience marked the conceptualization of space that emerges in the novels? These are the questions we will explore.

Tous droits réservés © Globe, Revue internationale d'études québécoises, 2003

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'espace francophone dans l'œuvre manitobaine de Gabrielle Roy

Rosemary Chapman
Université de Nottingham (Angleterre)

Résumé – La vie et l'œuvre de Gabrielle Roy sont marquées par les rapports complexes entre un centre (soit-il métropolitain, urbain, anglophone, linguistique, culturel ou économique) et ses marges. Manitobaine de naissance, Roy quitta la province en 1937 pour s'établir finalement au Québec. Pourtant l'espace manitobain, ainsi que les groupes minoritaires qui l'habitent, jouent un rôle très important dans son œuvre. Cet article propose une analyse de quatre des textes de Roy (*Rue Deschambault, La route d'Altamont, Ces enfants de ma vie* et *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?*). Jusqu'à quel point l'espace manitobain représenté dans ces textes reflète-t-il les oppositions entre une communauté minoritaire et une communauté majoritaire ? Dans quel sens l'expérience de la migration a-t-elle marqué la conceptualisation de l'espace qui ressort de l'œuvre manitobaine de Roy ? Ce seront là les questions que nous explorerons.

Francophone Space in Gabrielle Roy's Manitoban Works
***Abstract** – Gabrielle Roy's life and work are marked by a complex relationship between a center (metropolitan, urban, anglophone, linguistic, cultural or economic) and its margins. Born in Manitoba, Roy leaves the province in 1937 to end up finally in the province of Québec. Manitoba and minorities continue however to live in Roy's writing. Our article proposes a study of four of her texts :* Street of Riches, The Road Past Altamont, Children of My Heart *and* De quoi t'ennuies-tu, Éveline ? *To what extent is the Manitoban space that is presented in these novels representative of the oppositions between a minority and a majority (in terms of population) that inhabit the region ? How has migration as a personal experience marked the conceptualization of space that emerges in the novels ? These are the questions we will explore.*

La vie et l'œuvre de Gabrielle Roy sont marquées par les rapports complexes entre un centre (qu'il soit métropolitain, urbain, anglophone, linguistique, culturel ou économique) et ses marges. Le centre, selon les

Rosemary Chapman, « L'espace francophone dans l'œuvre manitobaine de Gabrielle Roy », *Globe. Revue internationale d'études québécoises,* vol. 6, n° 1, 2003.

cas, peut se situer à Paris, à Londres, à Montréal, à Ottawa ou à Winnipeg. Pour la population francophone du Manitoba, minoritaire et marginalisée dans une province anglophone, tout centre n'est qu'un centre relatif, changeant et variable. En ceci les Franco-Manitobains sont pour ainsi dire doublement minoritaires : « confrontés non seulement à la communauté anglophone majoritaire mais aussi à l'éloignement spatial et politique du Québec, centre de la francophonie canadienne[1] ». Née en 1909 et élevée à Saint-Boniface, Manitoba, Gabrielle Roy quitte sa province natale en 1937 pour ne plus jamais y résider. Après deux longs séjours en Europe, elle s'installe définitivement au Québec et ne revient plus que pour de rares visites à sa famille, demeurée dans l'Ouest canadien. Étant donné l'exil hors de sa ville et de sa province natales, ni Saint-Boniface, ni le Manitoba ne constitueront plus le « centre » géographique de l'univers fictif de Roy. Néanmoins, l'espace manitobain et la position ambiguë de sa population francophone jouent un rôle primordial dans son œuvre.

Les œuvres manitobaines de Gabrielle Roy

Les œuvres manitobaines de Roy forment la plus grande partie d'une œuvre qui se compose d'écrits de divers genres, publiés et inédits, ou parus à titre posthume. Roy est l'auteure de textes autobiographiques, notamment *La détresse et l'enchantement* et *Le temps qui m'a manqué*, d'une vaste correspondance, encore largement inédite, à l'exception des lettres à sa sœur Bernadette (sœur Léon) et de celles écrites à son mari, Marcel Carbotte[2], et de textes journalistiques et d'essais, dont certains ont

1. Carol J. Harvey et Alan MacDonell [éd.], *La francophonie sur les marges. Actes du seizième colloque du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest, tenu à l'Université de Winnipeg les 17, 18 et 19 octobre 1996*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 1997, p. vi.

2. *Ma chère petite sœur. Lettres à Bernadette 1943-1970*, édition préparée par François Ricard, Montréal, Boréal, 1988 ; nouvelle édition préparée par François Ricard, Dominique Fortier et Jane Everett, Montréal, Boréal, 1999 ; *Mon cher grand fou... Lettres à Marcel Carbotte*, édition préparée par Sophie Marcotte, Montréal, Boréal, 2001. Une édition de la correspondance entre Roy et Joyce Marshall, une des traductrices de son œuvre, elle aussi écrivaine, est en préparation.

été reproduits dans des recueils tels que *Fragiles lumières de la terre* (1978) et *Le pays de Bonheur d'occasion* (2000). Les trois textes désignés par Carol J. Harvey sous le nom du « cycle manitobain » – *Rue Deschambault* (1955), *La route d'Altamont* (1966) et *Ces enfants de ma vie* (1977)[3], dans lesquels la narratrice Christine est souvent vue comme l'*alter ego* fictif de l'auteure – appartiennent aux écrits littéraires situés au Manitoba. On trouvera également un décor manitobain dans *La petite poule d'eau* (1950), *Ély ! Ély ! Ély !* (texte datant de 1978-1979 et publié dans la revue *Liberté*) ainsi que dans certains passages d'*Un jardin au bout du monde* (1975) et de *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* (écrit dans les années 1960 mais publié seulement en 1982, avec *Ély ! Ély ! Ély !*)[4]. L'analyse qui suit portera surtout sur le « cycle manitobain » et sur *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?*[5]

L'espace dans les romans montréalais de Gabrielle Roy

La renommée dont jouit Gabrielle Roy, tant à l'échelle internationale qu'auprès du lectorat canadien, est en grande partie fondée sur la réception de son premier roman, *Bonheur d'occasion* (1945), dont l'intrigue se déroule à Montréal[6]. En abordant les récits manitobains de Roy, le lecteur qui conaît *Bonheur d'occasion* et *Alexandre Chenevert*[7] s'attendra

3. Carol Harvey, *Le cycle manitobain de Gabrielle Roy*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 1993.

4. Pour une bibliographie des œuvres de Gabrielle Roy et des détails sur les archives disponibles, voir François Ricard, *Gabrielle Roy, une vie*, Montréal, Boréal, 1996 et François Ricard et Jane Everett [éd.], *Gabrielle Roy inédite*, Québec, Éditions Nota Bene, collection « Séminaires », 2000.

5. Les éditions utilisées pour cet article sont les suivantes, les références étant données après les citations avec les abréviations indiquées : *Rue Deschambault* (Montréal, Boréal, 1993) (*RD*), *La route d'Altamont* (Montréal, Boréal, 1993) (*RA*), *Ces enfants de ma vie* (Paris, Éditions du Fallois, 1994) (*EV*), *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* (Montréal, Boréal, 1988) (*DQ*) et *La détresse et l'enchantement* (Montréal, Boréal, 1996) (*DE*).

6. Le choix de ce roman en 1947 comme « Livre du Mois » par la Guilde Littéraire d'Amérique ainsi que l'attribution du prestigieux prix Femina en France ont beaucoup favorisé sa promotion.

7. La présente analyse ne tiendra compte que des deux romans urbains. Il existe toutefois d'autres œuvres de Roy dont l'action se situe au Québec, notamment *La rivière sans repos* (1970) en Ungava et *Cet été qui chantait* (1972) à Charlevoix.

probablement à retrouver le système de représentations binaires de l'espace qui structurait les deux romans montréalais : colonisateur/colonisé, anglophone/francophone, bourgeoisie/prolétariat, vie privée/vie publique, masculin/féminin, homme/femme[8]. Ces systèmes se superposent les uns aux autres, reproduisant les rapports entre dominant(e)s et dominé(e)s. L'emploi de figures telles que la cage, la grille, la barrière ou le mur surimpose ces divisions au paysage urbain, rendant la maîtrise de l'espace urbain d'autant plus difficile pour la femme[9]. Le rapport de la femme à l'espace dans les romans montréalais de Roy reste celui d'une victime ne disposant que d'une marge de manœuvre très limitée et dont la mobilité demeure fortement empreinte par une position d'impuissance. La mobilité masculine elle-même n'est pas dépourvue de contraintes, puisqu'elle dépend des besoins de l'Empire britannique : les hommes peuvent soit quitter Montréal (et le chômage) en s'enrôlant pour défendre l'Angleterre en Europe, soit trouver du travail dans les usines d'armement nouvellement implantées à travers le Canada. Le découpage linguistique renforce la conscience minoritaire des personnages francophones ; la présence de l'anglais est signalée dans le texte par des bribes de dialogue, mais surtout par le visage anglophone de la ville avec ses noms de rues, panneaux d'affichages ou slogans dans la langue de l'Autre.

Si l'espace urbain dans ces deux romans est imprégné des manifestations du pouvoir dominant, la représentation de l'espace rural québécois n'est guère plus positive. L'idylle rurale ardemment désirée par Alexandre Chenevert et Rose-Anna Lacasse, construite par l'un et l'autre

8. Pour une discussion plus détaillée de ces deux romans, voir le deuxième chapitre de Rosemary Chapman, *Siting the Quebec Novel. The Representation of Space in Francophone Writing in Quebec*, Berne, Peter Lang, 2000. La structure binaire fait également l'objet de l'analyse de Paul Socken, pour qui l'univers fictif de Roy est fondé sur des valeurs antithétiques (telles que la spiritualité/la matérialité ; l'optimisme/le pessimisme ; la supériorité/l'infériorité). Selon Socken, son œuvre constituerait la recherche d'une réconciliation de l'irréconciliable (voir Paul Socken, « L'enchantement dans la détresse. L'irréconciliable réconcilié chez Gabrielle Roy », *Voix et Images*, 42, 1989, p. 433-436).

9. Paula Gilbert Lewis a étudié les images spatiales dans l'œuvre de Gabrielle Roy dans *Traditionalism, Nationalism and Feminism. Women Writers of Quebec*, Westport (Connecticut), Greenwood Press, 1985.

comme un espace maternel, s'effondre immanquablement dès que le rêve devient réalité. Leur condition commune de membres d'un groupe opprimé par le système colonial, par le traditionnalisme du catholicisme québécois, par le capitalisme occidental et le patriarcat, ne cesse d'infléchir leur rapport à l'espace qui les entoure.

Être francophone au Manitoba

On s'attendrait à juste titre à ce que la position minoritaire des francophones au Manitoba rendît encore plus visible et profonde la division entre francophones et anglophones dans les textes manitobains de Gabrielle Roy. Dans cette perspective, le rapport des protagonistes francophones à l'espace serait encore plus empreint des oppositions qui découlent des relations entre une communauté majoritaire et une communauté minoritaire et, pour commencer, par celles entre la ville de Winnipeg et la ville de Saint-Boniface. Ceci était d'autant plus probable à l'époque où (et à propos de laquelle) Roy écrivait – époque où la domination anglophone était enchâssée dans la constitution provinciale manitobaine. La loi de 1890 avait été l'un des facteurs déterminants de cette situation linguistique : cette loi abrogeait la section 23 de l'Acte du Manitoba et déclarait l'anglais langue officielle unique de la province, privant ainsi les Franco-Manitobains de leurs droits constitutionnels (qui jusqu'alors permettaient l'usage du français dans les domaines politique et juridique et la célébration des fêtes religieuses franco-canadiennes). Le compromis Laurier-Greenway (1897) restaura le programme bilingue garant des droits de la minorité linguistique, mais en 1916 le gouvernement conservateur de Norris abolit de nouveau l'enseignement en français[10]. Ce n'est qu'en 1981, deux ans avant la mort de Gabrielle Roy, qu'on assista à la création du Secrétariat des Services en Langue Française (SSLF), qui conseille le gouvernement du Manitoba sur l'évolution des services gouvernementaux et sur la politique des services en langue française en général, et assure des services gouvernementaux en français dans les communautés comportant au moins cinq pour cent de

10. Pour une analyse des enjeux de l'abolition de l'article 23, voir Jacqueline Blay, *L'article 23*, Saint-Boniface, Éditions du Blé, 1987.

francophones. Se référant aux débats sur les droits linguistiques des Franco- et Anglo-Manitobains ravivés en 1983-1984, Gerald Friesen, historien des provinces des Prairies, soutient que l'hostilité ouverte envers la langue française « *did demonstrate that the interpretation of Canada as a French-English or dual nationality was simply not accepted in the prairie west* » (« démontra que, dans les provinces des Prairies, la notion de la nationalité canadienne comme une nationalité double, franco-anglaise, n'était aucunement acceptée[11] »).

Les sentiments provoqués chez Gabrielle Roy par le statut inférieur de la langue française et des francophones au Manitoba s'expriment avec force dans les écrits non fictionnels. La place importante d'une telle réflexion au début de *La détresse et l'enchantement* influe certainement sur la façon dont on interprète l'ensemble de l'autobiographie : « Quand donc ai-je pris conscience pour la première fois que j'étais, dans mon pays, d'une espèce destinée à être traitée en inférieure ? » (*DE* 11). De même, dans un texte qui date de 1954, si l'auteure se souvient d'abord de son enfance comme « enveloppée d'une sécurité profonde », elle rectifie vite le tir en mentionnant, dès la phrase suivante, la lutte constante pour la défense de la langue française : « sans doute nous eûmes à nous armer d'ingéniosité pour conserver notre langue – les groupements canadiens-français de l'Ouest ne se sont pas maintenus sans épreuves ni sacrifices[12]. » L'accent mis ici sur la langue comme principal champ de bataille contraste autant avec la triade traditionnelle au Québec de la nation, de la langue et de la foi qu'avec les ambitions séparatistes du nationalisme québécois des dernières décennies, et souligne le caractère distinctif du rapport qui la lie, en tant que Franco-Manitobaine, au Canada. Depuis les débuts de la colonisation de l'Ouest, les francophones n'ont toujours représenté qu'une faible proportion de la population[13].

11. Gerald Friesen, *The Canadian Prairies. A History*, Toronto, University of Toronto Press, 1987, p. 451, notre traduction.
12. Gabrielle Roy, *Le pays de* Bonheur d'occasion *et autres récits autobiographiques épars et inédits*, François Ricard, Sophie Marcotte et Jane Everett [éd.], Montréal, Boréal, 2000, p. 13.
13. Selon Friesen, il n'y aurait eu en 1901 que 23 000 francophones sur une population de 414 000 personnes dans l'Ouest (voir Friesen, 1987, p. 259 et p. 511). Selon le recensement de 1996, la population contemporaine du

Gabrielle Roy était bilingue par nécessité[14], tout comme son père qui, ayant passé plusieurs années aux État-Unis, était employé par le gouvernement comme interprète auprès des nouveaux immigrés qu'il installait sur des lots de terrain dans tout l'Ouest canadien. À ses débuts littéraires et journalistiques, Roy publiait des textes aussi bien en anglais qu'en français avant d'opter définitivement pour le français lors d'un séjour à Upshire, Essex, en 1938[15]. Son rapport à la langue anglaise dépasse évidemment les limites de la présente analyse. Il reste pourtant évident que ce rapport à l'anglais, ainsi que son appartenance à une population francophone très minoritaire au Manitoba, auront incontestablement influé sur la façon dont figure la province natale dans les écrits de Gabrielle Roy.

L'espace anglophone – l'espace francophone

Les images des lieux et de l'espace qui ont retenu l'attention de la plupart des premiers critiques des romans montréalais de Roy étaient celles d'une division rigoureuse entre les territoires anglophone et francophone. Peut-on en dire autant des écrits manitobains ? La construction de Winnipeg et de Saint-Boniface comme opposition binaire entre l'anglophone et le francophone, à l'instar des binômes Ottawa/Hull ou Westmount/Saint-Henri, se voit confirmée en partie dans l'œuvre fictive de Roy, mais de façon moins évidente que dans l'œuvre autobiographique[16]. *Rue Deschambault*, titre d'un roman publié en 1955, désigne non seulement le foyer de la famille Roy à Saint-Boniface, mais aussi celui de

---

Manitoba compterait environ 5 % de francophones (50 575 sur une population de 1 100 295 personnes).

14. Gabrielle Roy excellait dans les deux langues à l'école, ce qui lui valut plusieurs prix ; plus tard, à l'École normale provinciale de Winnipeg, elle fut de loin la meilleure étudiante francophone de l'établissement. Ricard mentionne qu'elle fut reçue treizième sur cent vingt étudiantes, dont cinq seulement portaient un nom de famille français. (François Ricard, *Gabrielle Roy. Une vie*, Montréal, Boréal, 1996, p. 123.)

15. Voir Ricard, 1996, p. 192-193.

16. Par exemple, au début de *La détresse et l'enchantement*, Winnipeg est décrite comme « la capitale » (p. 11), « la riche ville voisine » et « arrogante » (p. 12), tandis que Saint-Boniface est présentée comme « notre petite ville française » (p. 11).

la famille fictive de la protagoniste Christine. Les nouvelles qui composent le roman représentent la maison, la rue et le quartier non comme une enclave francophone mais plutôt en termes de diversité ethnique. Le titre de trois des nouvelles fait explicitement allusion à cette diversité ethnique. Dans « Les deux nègres », les deux personnages principaux sont des Noirs anglophones, employés des chemins de fer Canadian-Pacific, en pension chez Christine et chez une voisine. Le protagoniste de « Wilhelm » est un immigré hollandais qui vit en pension chez des amis irlandais à proximité et qui devient le premier prétendant de Christine. « L'Italienne » raconte les rapports qui s'établissent entre la famille de Christine et le couple italien qui construit un pavillon sur un terrain avoisinant. On ne trouve que de rares allusions explicites à la culture bilingue de Christine et de ses proches dans *Rue Deschambault*, mais elle ressort clairement des brefs commentaires de la voisine irlandaise, désignée dans le texte sous le nom de *Mrs* O'Neill (c'est moi qui souligne), des lettres rédigées en anglais que reçoit Christine de son prétendant hollandais et des bribes de dialogue (des conversations entre la famille de Christine et le pensionnaire noir, par exemple). La présence d'un tel pluralisme culturel dans la représentation d'un lieu (Saint-Boniface) qui pourrait symboliser le cœur de la communauté franco-manitobaine indique que les lignes de démarcation entre les francophones et les autres immigrés sont plutôt mobiles et mouvantes. En effet, en parlant du Hollandais qui choisit de venir chercher du travail au Manitoba, la narratrice mentionne les défis auxquels l'immigrant doit faire face, parmi lesquels figure celui d'« apprendre notre langue » (*RD* 199). Ce n'est que plus tard que cette langue se révèle être l'anglais. Le fait que le texte insiste relativement peu sur l'identité francophone de la narratrice ressort aussi dans la représentation du pont Provencher, qui relie Saint-Boniface à la ville de Winnipeg par-delà la rivière Rouge. Afin de bien apprécier la différence entre les écrits autobiographiques et les écrits romanesques royens, il suffit de rappeler le début de *La détresse et l'enchantement*, où la traversée du pont Provencher par Gabrielle et sa mère lors de leurs expéditions régulières pour faire les courses dans la « capitale » assume une signification symbolique. Le pont devient la frontière entre deux mondes, l'un dans lequel Gabrielle a le sentiment d'être « chez nous » (*DE* 16), l'autre où elle se sent étrangère, humiliée. Par contre, dans *Rue Deschambault*, l'image la plus frappante du pont

Provencher porte non pas sur le passage entre deux mondes, mais plutôt sur le spectacle des mouettes et le désir associé au voyage :

> Vers le milieu du Pont Provencher, maman et moi fûmes environnées de mouettes ; elles volaient bas au-dessus de la rivière Rouge. [...] Et tout à coup, sur le pont maman me dit qu'elle aimerait pouvoir aller où elle voudrait, quand elle voudrait (*RD* 89).

Peu après cette scène sur le pont, la narratrice raconte une visite au Québec et, paradoxalement, c'est dans les milieux francophones du Québec, tant urbains que ruraux, qu'elle se sent le moins libre. Son récit se caractérise par des images d'enfermement et de contrainte qui rappellent fortement *Bonheur d'occasion*. Chez des parents du côté maternel à Montréal, la mère et la fille se sentent « sans plaisir, pour ainsi dire prisonnières [...] en haut de la pharmacie » (*RD* 106). En route pour visiter des parents âgés du père, elles empruntent « un chemin bas et noir où seules les flaques d'eau mettaient un peu de clarté devant nous » (*RD* 107). Le village et la maison sont également décrits en fonction de leur obscurité et de leurs dimensions restreintes : « un tout petit village – du moins, j'ai pensé que c'était un village : une poignée de lumières faibles a surgi des buissons » (*RD* 107) ; « une petite pièce basse de plafond, très mal éclairée par une lampe à huile » (*RD* 107-108). Le séjour au Québec se termine par une visite chez l'amie d'enfance de la mère de Christine qui est entrée au couvent. Alors que la réunion des deux femmes s'avère chaleureuse, la scène se termine sur une image poignante, quand la religieuse leur répète qu'elle n'a pas été appelée au parloir pour recevoir des visiteurs depuis quatre ans. La dernière phrase de la scène, qui la laisse dans l'embrasure de la porte, souligne la nature confinée de la vie cloîtrée : « Longtemps, debout dans l'entrée du couvent, comme une petite fille elle agita la main envers nous » (*RD* 116).

Espace et sexuation

Comme nous l'avons indiqué plus haut, les rapports à l'espace des protagonistes de *Bonheur d'occasion* et d'*Alexandre Chenevert* sont fortement déterminés et restreints par leur sexe. En nous concentrant

maintenant sur les écrits romanesques manitobains, nous verrons que les tendances qui s'en dégagent sont plus complexes. Notre analyse portera d'abord sur la figure du père de Christine, puis sur la figure maternelle d'Éveline, la mère de Christine, et enfin sur la narratrice/protagoniste elle-même, Christine.

Le personnage paternel qui domine l'œuvre manitobaine de Roy est le père de Christine, employé du gouvernement comme l'était Léon Roy, agent colonisateur responsable de l'installation des immigrés nouvellement arrivés dans l'Ouest. Sa représentation dans les textes revêt deux formes distinctes. Il est d'abord l'auteur de récits de colonisation, de tentatives réussies aussi bien que d'échecs, qui démontrent un dévouement paternaliste pour les colons souligné par l'emploi répété des pronoms possessifs : « ses Doukhobors » (*RD* 130), « ses petits Ruthènes » (*RD* 28). Dans ce contexte, le rapport entre agent-colonisateur et colon se construit comme un lien père-enfant, que la perspective enfantine de la narratrice et les apostrophes des colons – « Monsieur du Gouvernement », « Monsieur l'Envoyé du Gouvernement » (*RD* 129) – ne font qu'accentuer[17]. Il est aussi le père au foyer, autrefois idéaliste et confiant en la vision d'un Canada uni et bilingue d'un océan à l'autre que défendait Laurier, aujourd'hui vaincu, son optimisme brisé par une administration conservatrice non-conciliante. Sa nostalgie d'une vision planifiée de la colonisation progressive des Prairies par les immigrés s'exprime dans le plaisir avec lequel il étale ses cartes à grande échelle devant sa fille. La cartographie sert traditionnellement d'outil de pouvoir colonial ainsi que d'autorité administrative[18]. Pour le ministère de la Colonisation, le Manitoba n'était qu'un espace vierge à lotir suivant le programme d'établissement des nouveaux immigrés[19]. Mais dans « Le jour et la nuit »,

17. Dans « Les déserteuses », le poste gouvernemental du père de Christine lui vaut l'insulte de « vendu au roi d'Angleterre » (*RD* 108) de la part de sa famille du Québec.

18. Voir J. B. Harley, « Maps, Knowledge and Power », dans Denis Cosgrove et Stephen Daniels [éd.], *The Iconography of Landscape*, Cambridge, Cambridge University Press, 1988

19. Pour de plus amples détails sur le rôle du gouvernement canadien dans le recrutement et l'établissement des immigrants dans les Prairies, voir Friesen (1987), chapitre 11.

ce travail de cartographe s'humanise. Bien que le père de Christine prenne part à la politique expansionniste et nationaliste du gouvernement, sa contribution est motivée par une bonne dose d'humanisme qui renforce la portée paternaliste de ses actions, mais qui modifie en quelque sorte leur valeur :

> Il disait : « Mes gens, mes colons ». Et aussi : « Mes immigrants », en accentuant le possessif, en sorte que ce mot : immigrant, plutôt que de signifier des étrangers, prenait une curieuse valeur de parenté. « Ici, disait-il, je leur ai trouvé une épaisse terre noire, le vrai *gumbo*, la terre par excellence, et elle leur a donné soixante minots à l'acre. » (*RD* 239)

Son rapport à l'espace se révèle contradictoire, nourri par un rêve utopique de possession du sol qui s'est progressivement érodé face à la dure réalité, aussi bien celle des incendies de prairies que des retournements du pouvoir gouvernemental.

La place de la femme adulte, selon les rôles traditionnels, est au foyer. Dans l'œuvre manitobaine, la mère de Christine est étroitement associée au foyer, responsable du travail domestique et de la gestion financière du ménage. Dans « La route d'Altamont », la nouvelle éponyme du volume de 1966, Éveline essaie d'ébranler le désir de sa fille Christine de quitter la maison pour voyager en Europe et quitter sa famille définitivement. Mais la lecture des autres nouvelles de *La route d'Altamont* révèle une disposition spatiale conflictuelle, tiraillée entre les exigences de la vie domestique, ressentie comme une contrainte, et un désir profond de mobilité et de voyage. Dans « Le déménagement », ce conflit s'articule à travers les propos contradictoires tenus par la mère à sa fille qui désire ardemment passer la journée avec un voisin qui, la fin de semaine, s'engage comme déménageur dans les environs de Winnipeg. Sa mère lui dépeint le déménagement comme une action indésirable, déstabilisatrice : « on est comme apparenté aux nomades, à ces pauvres gens qui glissent pour ainsi dire à la surface de l'existence, nulle part ne plongeant leurs racines » (*RD* 96). Mais plus loin dans le récit, les souvenirs de la mère de sa propre migration du Québec vers l'Ouest viennent subvertir cette image négative du nomadisme :

> J'étais attirée, avouait maman, penchant un peu la tête, comme s'il y eût un peu de mal à cela, tout au moins trop d'étrangeté. Attirée par l'espace, le grand ciel nu, le moindre petit arbre qui se voyait à des milles en cette solitude. [...] Heureuse [...] par le simple fait d'être en route, que la vie change, va changer, que tout se renouvelle. (*RA* 100)

Ainsi, la décision ultérieure de la fille de passer la journée sur la charrette du déménageur constitue d'une part un acte de désobéissance et de révolte, mais d'autre part un hommage au nomadisme de sa mère.

Dans « Les déserteuses » Éveline montre un ressentiment plus ouvert à l'égard de son rôle domestique, de son rôle de femme dévouée. L'aperçu de liberté éprouvé sur le pont Provencher est aussi un moment de révolte, ce qui contrarie et effraie la narratrice-enfant : « À quoi va servir à maman, me demandai-je, d'avoir un costume de voyage ? Ce n'est pas moi, ni mon père, ni les autres enfants qui la laisserons jamais partir !... » (*RD* 91). Dans le paragraphe suivant, une voix narrative plus rétrospective détaille ce qu'attend le père de sa femme et de ses enfants, et conclut : « Il tenait aussi à ce que nous ne lui disions que la stricte vérité [...] il n'aimait pas le bruit, et il voulait des repas servis à l'heure, de l'ordre dans la maison, les mêmes, toujours les mêmes choses aux mêmes heures et de jour en jour... » (*RD* 91). Ainsi le voyage au Québec entrepris par Éveline et sa fille est à la fois un acte d'affirmation de soi et un acte de défi envers l'autorité patriarcale. Tiraillée par le besoin d'assouvir son esprit nomade et le devoir de se conformer à son rôle traditionnel, la mère éprouve de la joie à voyager, à rencontrer des étrangers, à voir le monde, mais souffre aussi de remords passagers. De retour à la maison, elle transpose son voyage en récit qui réussit à apaiser son mari (elle a rendu visite à ses parents âgés) en embellissant les faits. Ainsi crée-t-elle pour son mari une suite de scènes inventées, paysages et souvenirs d'un Québec mythifié qui ne ressemble aucunement aux aperçus lugubres du récit de Christine. En ceci, les inventions de la mère rappellent l'élan libérateur qu'inspiraient les mouettes au-dessus du pont Provencher : « Sur son visage, les souvenirs étaient comme des oiseaux en plein vol » (*RD* 121).

L'association de la mère de Christine à la mobilité et au nomadisme revient dans d'autres nouvelles, notamment dans « Pour empêcher un mariage » (*RD*), où la mère et la fille sont envoyées en Saskatchewan pour tenter de dissuader une fille aînée de faire un mariage malavisé, et dans « Le déménagement » (*RA*), où la mère raconte à sa fille la migration de sa famille vers l'Ouest. L'image de la mère voyageuse réapparaît dans le dernier texte de Roy publié en 1982, un an avant sa mort, *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* Bien que la narratrice ne soit jamais nommée, l'emploi de l'appellation « maman » pour désigner Éveline établit le même rapport narratif dans ce texte que dans le « cycle manitobain ». Éveline voyage de Winnipeg jusqu'à la Californie, incitée par un télégramme de son frère mourant qui, lui, avait émigré aux États-Unis plusieurs années auparavant. Deux aspects méritent notre attention. Premièrement, il ressort clairement que le désir de la mère de voyager est aussi intense que celui de son frère, mais que sa situation domestique l'a toujours entravée : « Il menait la vie qu'elle eût aimée pour elle-même : partir, connaître autant que possible les merveilles de ce monde, traverser la vie en voyageur » (*DQ* 11). La requête de son frère constitue donc un dernier don à sa sœur, par lequel il espère lui procurer de la joie et non du chagrin. Le deuxième aspect se rapportant à notre analyse est que le récit du voyage et du séjour en Californie se construit comme une série de rencontres et d'échanges entre Éveline et ses compagnons de voyage (des Américains anglophones, des Français, des Canadiens francophones) et plus tard avec la famille de son frère, dont la plupart des membres sont anglophones. Comme dans « Les déserteuses », le récit établit un lien intime entre l'acte de voyager et l'acte de raconter. Les voyageurs entrent en contact les uns avec les autres grâce aux anecdotes, aux histoires qu'ils racontent, tout comme la rencontre entre Éveline et la nouvelle branche de la famille se fait par les souvenirs et des histoires. Mais, à la différence des « Déserteuses », il ne s'agit pas ici d'un voyage de retour aux origines (dans lequel le Québec assumerait la figure de terre maternelle) mais plutôt d'un voyage en avant, au cours duquel elle fait de nouvelles connaissances et découvre une autre famille, diverse et anglo-américaine[20]. Il serait exagéré de suggérer que l'œuvre de Roy

20. Dans ce sens, il est intéressant de comparer le texte de Roy à *Volkswagen Blues* (1984) de Jacques Poulin, qui peut être interprété comme une réécriture

anticipe la figure déracinée, nomade, postcoloniale décrite entre autres par Gayatri Chakravorty Spivak[21]. Néanmoins l'association de la mère au voyage, fuyant le foyer conjugal et son rôle traditionnel, à la recherche de nouveaux contacts et de paysages inconnus, suggère une réciprocité entre la mobilité et l'identité individuelle. Revenons enfin à Christine, source narrative de la plupart de ces écrits dans une perspective qui varie de l'enfance à l'âge adulte, qui reconfigure le rapport à l'espace porté par les figures parentales[22].

La reconfiguration des modèles de colonisation et de migration

Dans les nouvelles qui racontent des scènes d'enfance, Christine relate son identification enfantine avec des explorateurs valorisés dans les manuels d'histoire de l'Amérique du Nord. Dans « Le vieillard et l'enfant » (*RA*), Christine raconte la façon dont elle jouait à l'explorateur La Vérendrye, sans être le moins du monde troublée par l'identification avec un modèle héroïque masculin :

> Je suis La Vérendrye [...] et je dois aller découvrir toutes les terres à l'ouest jusqu'aux Montagnes Rocheuses. [...] Si je ne suis pas tuée en route, avant ce soir j'aurai pris possession de l'Ouest pour le Roi de France. (*RA* 41)

Dans « Ma coqueluche » (*RD*), la narratrice relate sa découverte des ressources de l'imagination alors qu'elle se remettait d'une coqueluche. Elle s'imagine de nouveau en explorateur, d'abord en route pour les

---

des mythes entourant l'exploration à la fois par les Français, et par les Blancs plus généralement, du continent américain, optique développée par Jean Levasseur dans « La quête des racines par l'exil. Une étude comparée de *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* de Gabrielle Roy et de *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin », dans Marie-Lynne Piccione [éd.], *Un pays, une voix, Gabrielle Roy*, Bordeaux, Maison de l'Aquitaine, 1991, p. 37-46.

21. Gayatri Chavrakorty Spivak, Sarah Harasym [éd.], *The Post-Colonial Critic. Interviews, Strategies, Dialogue*, London, Routledge, 1990, p. 93.

22. Pour une discussion des perspectives changeantes de la voix narrative chez Gabrielle Roy, voir Monique Crochet, « Perspectives narratologiques sur *Rue Deschambault* de Gabrielle Roy », *Québec Studies*, 11, 1990-1991, p. 93-102.

mers du Sud, ensuite, toujours sous les traits d'un homme célèbre, inspirée des leçons d'histoire britannique : « j'ai retrouvé sans effort ce que j'avais appris à l'école ou dans les livres et cru oublié : – du moins ce qui m'avait plu – le cap de la Bonne-Espérance, Drake, capitaine d'Elizabeth... Sir Walter Raleigh ! » (*RD* 74-75). En d'autres occasions, ses voyages constituent un acte de défi semblable au modèle de mobilité de sa mère, avec ses départs précipités et des émotions contradictoires où se côtoyaient la culpabilité et la joie – par exemple sa fugue enfantine de la maison de sa tante dans « Mon chapeau rose », ou la journée passée sur la charrette du voisin à traverser la ville de Winnipeg dans « Le déménagement ».

Dans les nouvelles qui présentent Christine comme une jeune adulte, on note une division semblable entre deux modèles de mobilité. Parfois Christine reprend ou modifie le rapport à l'espace de son père, celui de l'employé du gouvernement dévoué à la cause de la colonisation de l'Ouest ; parfois son voyage se voue plutôt à la recherche idéaliste de la liberté individuelle, par moments transgressive, voire anarchique. Sa position de maîtresse d'école, responsable de la classe de réception des jeunes immigrés nouvellement arrivés au Manitoba, ressemble en gros à celle de son père. Comme lui, elle fait partie intégrante d'un processus d'acculturation qui vise à adapter les immigrants à la vie canadienne, leur présentant la nation, le territoire et la culture. Le drapeau (symbole de l'Empire britannique flottant au-dessus de l'école) et la langue d'instruction (majoritairement l'anglais) rappellent aux élèves leur place dans le monde et au professeur le modèle anglo-canadien de citoyenneté qu'il est censé transmettre.

Pourtant, bien que la mission professionnelle de Christine ait pour but d'assimiler les élèves au Canada et ainsi de construire la nation, les rapports qu'elle entretient avec eux comporte un élément personnel. En dehors de la salle de classe, il se manifeste par une série de visites rendues aux enfants chez eux, chaque visite offrant l'occasion d'une rencontre, la découverte d'un milieu ou d'une culture autre, et suggérant un intérêt réciproque. Étrangère elle-même au village de Cardinal où elle enseigne pour une année, elle rend visite à plusieurs familles d'élèves dont la plupart sont récemment immigrés (plusieurs de la France) ou

parfois Métis. Dans les nouvelles qui racontent la période passée à Saint-Boniface, le même comportement se manifeste, mais dans ce milieu urbain, la composition ethnique de la classe de Christine est beaucoup plus diverse. La visite dans la famille immigrante, logée souvent dans une baraque de bidonville aux environs de Winnipeg, est représentée dans le texte comme l'entrée dans une zone frontalière, signalée par la désagrégation des structures urbaines :

> À quel moment exactement, je ne saurais dire, je sentis que j'étais passée en territoire inconnu, que j'avais traversé une frontière. [...] Elles s'éparpillaient n'importe où, n'importe comment, à travers champs, de pauvres maisons à la porte si basse que l'on devait avoir à la franchir tête baissée (*EV* 87).

On pourrait certes interpréter le regard posé par Christine sur ceux qu'elle rencontre comme celui de l'occidentale « exotisante », pourtant des éléments dans les textes de Roy tendent à subvertir la position dominante de la narratrice grâce à la forme que revêt le récit de la visite. Christine se construit explicitement en étrangère, renversant ainsi le rapport habitant de souche/immigré : « Ici, c'était moi l'étrangère. Que venait faire ici, en ces clos de Pologne ou de Russie, la jeune Canadienne étrangère ? » (*Ibid.*) Ce qui résulte de cette rencontre, ainsi que de nombre d'autres, est un moment d'entente et de compréhension mutuelle. Le contact établi avec les parents est limité par l'absence de langue commune et repose plutôt sur un regard échangé, un plaisir partagé ou le rôle médiateur de l'enfant, que sur un échange verbal ou une histoire racontée. Les visites rendues en dehors de la salle de classe constitueraient donc un modèle de rencontre interculturelle, un contact possible entre les membres de différentes minorités plutôt qu'entre dominants et dominés.

D'autres formes de voyage traitées dans l'œuvre manitobaine de Gabrielle Roy produisent également des moments privilégiés de rencontre entre deux subjectivités. De tels moments se trouvent souvent signalés dans le texte par un regard partagé : la mère et la fille à la vue de la Montagne Pembina dans « La route d'Altamont » (*RA*) ; le regard ravi

d'Éveline et de son petit neveu sur l'océan en Californie dans *De quoi t'ennuies-tu, Éveline ?* ; le plaisir mi-érotique de Christine et de l'adolescent métis, Médéric, qui regardent le paysage des Prairies du sommet des collines Babcock (« De la truite dans l'eau glacée », *EV*) ; la jeune Christine et le vieux Monsieur Saint-Hilaire qui observent ensemble le lac Winnipeg (« Le vieillard et l'enfant », *RA*) ; Christine et sa mère qui regardent défiler le paysage du train qui les emporte du Manitoba à Québec (« Les déserteuses », *RD*) ou de celui qui les conduit à travers le Manitoba vers la Saskatchewan (« Pour empêcher un mariage », *RD*). Ces moments qui unissent deux protagonistes au cours d'un voyage dans un regard partagé et généralement silencieux représente une caractéristique fondamentale de la rencontre entre soi-même et autrui dans l'œuvre royenne. Il en résulte l'effondrement, ou au moins le glissement des oppositions binaires entre francophone et anglophone, des différences d'âge ou d'ethnie, des rôles traditionnels masculin ou féminin. Et la narratrice-protagoniste, Christine, en assumant et en remaniant le comportement spatial maternel et paternel, semblerait présenter une conceptualisation spatiale où priment le mouvement, la mobilité.

La migration et la mobilité

Une dernière différence entre la position d'une population francophone minoritaire dans l'Ouest canadien et une population francophone majoritaire au Québec résulte du caractère tout à fait dissemblable de leur situation historique et géographique. À partir de la fin du XIX^e^ siècle, en raison de la colonisation progressive de l'Ouest, les provinces des Prairies ont vu arriver des vagues renouvelées de migration. Nous devons à Friesen la stupéfiante statistique suivante : « *[if] one estimate of this migration is accurate, as few as 800,000 of the original 2 million immigrants* [...] *remained in the prairies by 1931* » (« si l'une des estimations du taux de migration est juste, en 1931 il ne restait plus dans les Prairies que 800 000 des deux millions d'immigrants d'origine[23] »). Il résulta de ce processus continu de migration une population des provinces des Prairies changeante et mobile, où des colons continuaient

23. Friesen, 1987, p. 272, notre traduction.

leur route alors que d'autres les remplaçaient. La migration vers l'ouest a attiré une diversité de groupes ethniques bien supérieure à la colonisation des vieilles provinces de l'est. En outre, la distribution géographique des différents groupes d'immigrés ainsi que leurs traditions culturelles distinctes (tant dans le sens agricole que dans le sens intellectuel du mot) ont favorisé la création de blocs ethniques, linguistiques et culturels (Islandais, Mennonites, Huttérites ou Doukhobors, par exemple). Selon Friesen, jusqu'aux années 1930, il était toujours exact de dire que « *ethnic identity remained a real and important factor in the life of many prairie Canadians* » (« l'identité ethnique restait un facteur réel et important dans la vie de beaucoup des Canadiens des Prairies[24] »). L'histoire et la géographie de la migration contribuent à la compréhension de l'œuvre de Roy, puisque cette expérience sous-tend la conceptualisation de l'espace qui se dégage du cycle manitobain. Les protagonistes de la fiction ont connu une histoire familiale de migration qui ressemble à celle de la famille de Roy. Dans « Le déménagement », les récits de migration du Québec au Manitoba de la mère de Christine, « ce récit du grand voyage à travers la plaine de toute sa famille, en chariot couvert », servent de modèle au désir de l'enfant de recréer pour elle-même « cet émouvant voyage vers l'inconnu » (*RA* 99). Alors que nous utilisons ici le terme de « migration » dans son sens propre, cette notion s'emploie bien sûr également dans le domaine de la critique et de la théorie postcoloniales.

Réfléchissant aux notions de l'exil, de l'émigré et de l'immigré, Winifred Woodhull fait référence à la déclaration faite par Michel de Certeau lors d'un colloque sur la diversité culturelle : « *we are all immigrants* » (« nous sommes tous des immigrés »). Cette condition postcoloniale se définit comme suit :

> *Socio-cultural voyageurs caught in situations of transit in which real immigrants are the first victims, the most lucid witnesses, the experimenters and inventors of solutions. From this point of view, immigrants are the pioneers of a civilization founded on the mixing of cultures.* (Des voyageurs socioculturels qui se trouvent

24. *Ibid.*, p. 273, notre traduction.

> dans une situation de transit dans laquelle les véritables immigrés sont les premières victimes, les témoins les plus lucides, ceux qui font les expériences et qui inventent des solutions. Dans cette optique, les immigrés sont les pionniers d'une nouvelle civilisation bâtie sur le brassage des cultures.)[25]

Woodhull souligne elle-même la nécessité de distinguer les sens littéral et figuratif du terme immigration :

> *In this way, the slogan « we are all immigrants » can bring together real and figurative immigrants* without collapsing the differences between them, *and can thus figure an effective collectivity rather than a monolithic subject of history.* (De cette manière, le slogan « nous sommes tous des immigrés » peut rapprocher de vrais immigrés et des immigrés figuratifs *sans que les différences entre les deux s'effondrent*, et peut ainsi représenter une collectivité véritable plutôt qu'un sujet monolithique de l'histoire.)[26]

Que l'une des principales formes de mouvement dans l'œuvre manitobaine de Gabrielle Roy soit celle de la migration n'est certainement pas le fruit du hasard. Et bien que le terme se rapporte à un contexte et à des référents géographiques, historiques et culturels tout à fait particuliers, la notion de la migration se prête également à une lecture postcoloniale sous l'angle de la mobilité, de la marginalité et de l'effondrement des modèles identitaires rigides en faveur de l'identité comme processus, comme fluide. Dans l'œuvre manitobaine de Roy, les comportements et les conceptualisations de l'espace ne reproduisent pas les oppositions binaires qui prédominent dans ses romans montréalais. L'espace manitobain représenté dans ses textes est plutôt un espace habité et traversé par les membres de plusieurs groupes minoritaires. Parmi les modèles d'identité nationale qu'on a proposés pour l'analyse de l'Amérique du

25. Winifred Woodhull, « Exile », *Yale French Studies*, 82, 1, p. 11 (traduction de Woodhull).
26. *Ibid.*

Nord en général et du Canada en particulier figurent ceux du « *melting pot* » et de la mosaïque. À cause des scènes de contact, de rencontre et d'échange créées dans les textes analysés, nous ne croyons pas que ces deux modèles soient les plus aptes à traduire les aperçus qu'ils nous offrent d'un Manitoba multiculturel. Dans son analyse de la composition sociale et culturelle des provinces des Prairies durant les quatre premières décennies du XX^e siècle, Friesen émet l'hypothèse suivante :

> *Perhaps one should think in terms not of melting pots or mosaics but of stews. Simmered long enough, the ingredients might indeed assume a uniform consistency as in a melting pot, but, in the period that concerns us, between 1900 and the 1930s, that process had not occurred.* (Peut-être faut-il envisager non pas le creuset identitaire, ni la mosaïque mais plutôt le ragoût. Mijotés assez longtemps, peut-être que les ingrédients obtiendraient en effet une consistance uniforme, comme dans un creuset, mais à l'époque que nous considérons, entre 1900 et les années 30, ce processus ne s'était pas encore produit.)[27]

Dans la réflexion postcoloniale sur les questions d'identité et de multiculturalisme, la notion du ragoût réapparaît et se voit adoptée comme alternative positive au « *melting pot* » qui diluerait la différence. En parlant de l'américanité africaine, par exemple, Susan Stanford Friedman propose :

> *African Americanness* is *differentiated, heterogeneous, multicultural. No melting pot, its creolization is like the gumbo the women make on the beach – full of many ingredients that blend and change each other without losing some distinctiveness in the syncretist cookpot of cultural formation.* (L'américanité africaine *est* différenciée, hétérogène, multiculturelle. Pas de creuset ethnique, sa créolisation ressemble à la soupe au gombo préparée par les femmes à la plage – riche en ingrédients qui se mélangent en se modifiant les uns les

27. Friesen, 1987, p. 272, notre traduction.

> autres sans perdre tout caractère distinctif dans la marmite syncrétiste de la formation culturelle.)[28]

Peut-être l'analyse de la conceptualisation de l'espace dans l'œuvre manitobaine de Roy permet-elle de préfigurer une cheville entre les compréhensions coloniales et postscoloniales du phénomène de migration.

Conclusion

En somme, il nous a semblé que la représentation de l'espace manitobain de Gabrielle Roy diffère de celle que l'on retrouve dans ses romans montréalais. Son hostilité aux aspirations séparatistes des nationalistes québécois est bien connue. Cette brève étude laisse supposer que la conceptualisation de l'espace dans ses écrits manitobains serait liée à la situation minoritaire de la communauté francophone au Manitoba. D'une part, on interprétera ces textes comme l'affirmation de la place du Manitoba au sein d'une nation canadienne, affirmation qui entraînerait quelque adaptation aux intérêts anglo-canadiens, qu'elle soit motivée par des convictions néo-colonialistes ou humanistes. Mais les figures du voyage, de la migration, de la rencontre et de la différence culturelle se prêtent également à une lecture postcoloniale en fonction des notions postnationales de l'identité. Les rapports ambivalents et parfois contradictoires à l'espace relevés dans les écrits de Roy nous permettent de lire son œuvre, au moins en partie, comme une exploration de la marginalité du point de vue même de la marge, exploration qui crée en retour un espace de rencontre et d'échange.

28. Susan Stanford Friedman, *Mappings. Feminism and the Cultural Geographies of Encounter*, Princeton, Princeton University Press, 1998, p. 164 ; nous soulignons.